Sigmund Freud

SUR LA SEXUALITE FEMININE

Sur la sexualité féminine

Sigmund Freud

Oeuvre du domaine public.
En lecture libre sur Atramenta.net

Sur la sexualité féminine

Dans la phase du complexe d'œdipe normal, nous trouvons l'enfant tendrement attaché au parent du sexe opposé tandis que, dans sa relation avec le parent du même sexe, prédomine l'hostilité. Il ne nous est pas difficile d'aboutir à ce résultat pour le garçon. Sa mère était son premier objet d'amour ; elle le reste ; par le renforcement de ses tendances amoureuses et la saisie plus profonde de la relation entre son père et sa mère, le père doit devenir son rival. Il en va autrement pour la petite fille.

Elle avait pour objet premier sa mère ; comment trouve-t-elle son chemin jusqu'à son père ? Comment, quand et pourquoi s'est-elle détachée de sa mère ? Nous avons compris depuis longtemps que le développement de la sexualité féminine se complique de la tâche de renoncer, au profit d'une nouvelle zone génitale, le vagin, à la zone génitale originellement prédominante, le clitoris.

Une deuxième transformation du même ordre, l'échange de l'objet originaire – la mère – contre le père ne nous semble maintenant pas moins caractéristique et important pour le développement de la femme. Nous ne savons pas encore de quelle manière ces deux tâches sont reliées l'une à l'autre.

Il est très fréquent, on le sait, de rencontrer des femmes ayant un fort lien avec leur père ; point n'est besoin qu'elles soient pour autant névrosées. C'est sur de telles femmes que j'ai fait les observations que je rapporte ici et qui m'ont conduit à une certaine conception de la sexualité féminine. Deux faits avant tout m'avaient frappé le premier était que l'analyse témoigne que là où l'on trouve un lien au père particulièrement intense, il y avait auparavant une phase de lien

exclusif à la mère, aussi intense et passionné.

À l'exception du changement d'objet, la phase suivante n'avait pour ainsi dire pas apporté de traits nouveaux à la vie amoureuse. La relation primaire à la mère était aménagée de façon très riche et variée.

Le deuxième fait m'a appris que la durée de cet attachement à la mère avait été fortement sous-estimée. Dans plusieurs cas, il s'étendait jusque dans la quatrième année et dans un cas jusqu'à la cinquième année et occupait ainsi une partie beaucoup plus longue de la floraison sexuelle précoce. En fait il fallait admettre la possibilité qu'un certain nombre d'êtres féminins restent attachés à leur lien originaire avec la mère et ne parviennent jamais à le détourner véritablement sur l'homme.

La phase préœdipienne de la femme atteint par cela une importance que nous ne lui avions jamais attribuée jusqu'ici. Comme cette phase permet toutes les fixations et tous les refoulements auxquels nous ramenons l'origine des névroses il semble nécessaire de revenir sur l'universalité de la thèse selon laquelle le complexe d'œdipe est le noyau des névroses. Mais si quelqu'un renâcle devant cette correction rien ne l'oblige à la faire. On peut d'une part étendre le contenu du complexe d'œdipe à toutes les relations de l'enfant avec les deux parents ; on peut d'autre part tenir aussi compte de nos nouvelles découvertes et dire que la femme n'atteint la situation d'œdipe normale et positive que lorsqu'elle a surmonté une période antérieure dominée par le complexe négatif.

En vérité, pendant cette phase, le père n'est pas grand-chose d'autre pour la petite fille qu'un rival gênant, même si l'hostilité contre lui n'atteint jamais le degré de celle qui caractérise le comportement des garçons envers leur père. Nous avons bien renoncé depuis longtemps à nous attendre à un parallélisme étroit entre le développement sexuel masculin et féminin.

La pénétration dans la période préœdipienne de la petite fille nous surprend comme, dans un autre domaine, la découverte de la civilisation minoé-mycénienne derrière celle des Grecs.

Tout ce qui touche au domaine de ce premier lien à la mère m'a paru difficile à saisir analytiquement, blanchi par les ans, semblable à

une ombre à peine capable de revivre, comme s'il avait été soumis à un refoulement particulièrement inexorable. Mais peut-être n'ai-je cette impression que parce que les femmes qui étaient analysées par moi pouvaient conserver ce même lien au père dans lequel elles s'étaient réfugiées pour sortir de la phase préœdipienne en question.

Il apparaît en vérité que des femmes analystes – comme Jeanne Lampl de Groot et Héléne Deutsch – ont pu percevoir plus aisément et plus clairement cet état de choses parce que leur venait en aide, chez leurs malades, le transfert sur un substitut de mère approprié. Je ne suis pas non plus encore parvenu à percer un cas complètement à jour ; je me limiterai pour cette raison à communiquer les résultats les plus généraux et ne donnerai que peu d'exemples des nouvelles idées auxquelles je suis parvenu.

En voici un je soupçonne qu'il y a une relation particulièrement étroite entre la phase du lien à la mère et l'étiologie de l'hystérie, ce qui n'a rien de surprenant si l'on considère que l'une et l'autre, la phase comme la névrose, appartiennent aux caractères particuliers de la féminité ; je soupçonne aussi, de plus, que l'on trouve dans cette dépendance vis-à-vis de la mère le germe de la paranoïa ultérieure de la femme.

Ce germe semble bien, en effet, être l'angoisse d'être assassinée (dévorée ?) par la mère, angoisse surprenante mais que l'on trouve régulièrement. Nous sommes portés à affirmer que cette angoisse correspond à une hostilité envers la mère qui se développe chez l'enfant par suite des multiples restrictions de l'éducation et des soins corporels ; et que le mécanisme de projection est favorisé par le fait que l'organisation psychique en est encore à son début.

J'ai avancé les deux faits qui m'ont frappé par leur nouveauté que la forte dépendance de la femme vis-à-vis de son père ne fait que recueillir la succession d'un lien à la mère aussi fort et que cette phase plus ancienne persiste pendant une période d'une durée inattendue. Je veux maintenant revenir en arrière pour insérer ces résultats dans l'image du développement sexuel féminin que nous connaissons bien ; ce faisant je ne devrai pas éviter de me répéter. La comparaison continuelle avec les faits masculins ne peut que profiter à notre exposé.

Il est tout d'abord évident que si l'on affirme une bisexualité de la constitution des êtres humains, cette bisexualité est bien plus accentuée chez la femme que chez l'homme. Un homme n'a en somme qu'une seule zone génitale prédominante, un organe sexuel, tandis que la femme en possède deux : le vagin qui est proprement féminin et le clitoris analogue au membre viril.

Nous pensons que nous avons raison d'admettre que le vagin n'est pour ainsi dire pas présent pendant de nombreuses années ; peut-être ne commence-t-il à produire des sensations qu'à la puberté. Sans doute dans ces derniers temps se multiplient les voix des observateurs qui font aussi remonter les motions Vaginales à cette période du début. L'essentiel de ce qui, dans l'enfance, concerne la génitalité doit donc se dérouler en relation avec le clitoris.

La vie sexuelle de la femme se divise régulièrement en deux phases dont la première a un caractère masculin ; seule la seconde est spécifiquement féminine. Ainsi, dans le développement de la femme il y a un procès de transport d'une phase à l'autre et rien de tel chez l'homme. Une autre complication provient de ce que la fonction du clitoris viril se poursuit dans la vie sexuelle ultérieure de la femme de façon très variable et qui n'est certes pas comprise comme satisfaisante.

Nous ne savons naturellement pas quelle est la base biologique de cette particularité de la femme ; nous pouvons encore moins lui assigner un dessein téléologique. Parallèlement à cette première grande différence se développe l'autre qui concerne la découverte de l'objet. Chez l'homme, la mère est le premier objet d'amour – du fait que c'est elle qui donne la nourriture et prodigue les soins corporels – et elle le reste jusqu'à ce qu'on lui substitue un autre objet qui lui ressemble par sa nature ou qui dérive d'elle.

Pour la femme aussi la mère doit nécessairement être le premier objet. Les conditions primordiales du choix d'objet sont, naturellement les mêmes pour tous les enfants. Mais à la fin du développement, l'homme-père doit être devenu le nouvel objet d'amour de la femme ; autrement dit au changement de sexe de la femme doit correspondre un changement du sexe de l'objet.

De nouvelles tâches apparaissent ici pour la recherche ; la

question de savoir dans quelle voie a lieu cette transformation ? Est-ce qu'elle s'accomplit radicalement ou de façon incomplète ? Quelles sont les diverses possibilités qui résultent de ce développement ?

Nous avons déjà reconnu aussi qu'une autre différence entre les sexes concerne la relation avec le complexe d'œdipe. Nous avons l'impression que tout ce que nous avons dit du complexe d'œdipe se rapporte strictement à l'enfant de sexe masculin et que nous avons donc le droit de refuser le nom de complexe d'Electre qui veut insister sur l'analogie entre les deux sexes.

La relation fatale de la simultanéité entre l'amour pour l'un des parents et la haine contre l'autre, considéré comme rival, ne se produit que pour l'enfant masculin. C'est alors chez celui-ci la découverte de la possibilité de castration, à la vue de l'organe génital féminin, qui le contraint à transformer son complexe d'œdipe ; cette découverte amène à la création du surmoi et introduit ainsi tous les processus qui visent à l'insertion de l'individu dans la communauté culturelle. Après l'intériorisation de l'instance paternelle en surmoi, il faut encore détacher celui-ci des personnes dont il était originellement le représentant psychique.

Dans le cours remarquable de ce développement c'est justement l'intérêt génital narcissique, celui pour la conservation du pénis qui a été détourné vers la restriction de la sexualité infantile.

Un certain taux de mépris envers la femme reconnue comme châtrée est ce qui reste aussi chez l'homme de l'influence du complexe de castration. Il s'ensuit, dans les cas extrêmes une inhibition du choix d'objet et avec le soutien de facteurs organiques une homosexualité exclusive. Les effets du complexe de castration sont tout différents chez la femme.

La femme reconnaît le fait de sa castration et avec cela elle reconnaît aussi la supériorité de l'homme et sa propre infériorité mais elle se révolte aussi contre cet état de choses désagréable. Trois orientations du développement découlent de cette attitude divisée. La première conduit à se détourner d'une façon générale de la sexualité.

La petite femme effrayée par la comparaison avec le garçon est insatisfaite de son clitoris ; elle renonce à son activité phallique et avec cela à la sexualité en général comme dans d'autres domaines à

une bonne part de sa masculinité.

La seconde direction la conduit à ne pas démordre, avec une assurance insolente de sa masculinité menacée ; l'espoir de recevoir encore une fois un pénis se maintient jusqu'à une période incroyablement tardive, il devient le but de sa vie et le fantasme d'être malgré tout un homme demeure formateur pour de longues périodes de sa vie.

Ce complexe de masculinité de la femme peut aussi s'achever en un choix d'objet homosexuel manifeste. Ce n'est que la troisième direction de développement, très sinueuse, qui débouche dans l'attitude féminine normale finale qui choisit le père comme objet et trouve ainsi la forme féminine du complexe d'œdipe.

Le complexe d'œdipe est ainsi chez la femme le résultat final d'un plus long développement ; il n'est pas détruit mais au contraire créé sous l'influence de la castration ; il échappe aux fortes influences hostiles qui ont pour lui, chez l'homme, un effet destructeur et trop fréquemment il arrive même qu'il ne soit pas surmonté du tout par la femme.

C'est pourquoi aussi les conséquences culturelles de sa dissolution sont plus minces et de moindre importance. On ne se trompe probablement pas en disant que cette différence dans la relation réciproque du complexe d'œdipe et du complexe de castration donne au caractère féminin son empreinte comme être social.

La phase de lien exclusif à la mère, qui peut être nommée *préœdipienne* revendique ainsi chez la femme une importance bien plus grande que celle qui lui revient chez l'homme. Nombre de phénomènes de la vie sexuelle féminine qui n'étaient pas auparavant bien compréhensibles trouvent leur pleine explication par référence à cette phase.

Par exemple nous avons depuis longtemps remarqué que beaucoup de femmes qui ont choisi leur mari selon le prototype paternel ou lui ont donné la place du père répètent sur lui dans le mariage leur mauvaise relation avec leur mère.

Le mari devait hériter de la relation au père et il hérite en réalité de la relation à la mère. On comprend facilement que c'est là un cas proche de la régression.

La relation à la mère était la relation originaire sur laquelle était construit le lien au père, mais maintenant dans le mariage émerge du refoulement ce qui était à l'origine. Le report sur l'objet paternel des liens affectifs avec l'objet maternel forme bien le contenu principal du développement en femme.

Si beaucoup de femmes nous donnent l'impression que leur maturité est pleine de querelles avec leur mari, comme l'a été leur jeunesse avec leur mère, nous conclurons, à la lumière des remarques précédentes, que leur attitude hostile vis-à-vis de la mère n'est pas une conséquence de la rivalité du complexe d'œdipe ; elle provient, au contraire, de la phase précédente et n'a été que renforcée et exploitée dans la situation œdipienne.

Notre intérêt doit se tourner vers les mécanismes qui ont agi dans cet abandon de l'objet maternel si intensivement et si exclusivement aimé. Nous sommes prêts à ne pas trouver un facteur unique mais toute une série de facteurs agissant ensemble vers le même but final.

Parmi ces facteurs il s'en détache quelques-uns qui sont conditionnés surtout par les circonstances de la sexualité infantile et sont donc également valables pour la vie amoureuse du garçon. En premier lieu il faut citer la jalousie à l'égard d'autres personnes, frères et sœurs, rivaux, parmi lesquelles il y a place pour le père. L'amour infantile est sans mesure ; il réclame l'exclusivité et ne se contente pas de fragments.

Mais il a un second caractère : c'est un amour proprement sans but, incapable d'une pleine satisfaction et pour cette raison il est essentiellement condamné à se terminer par une déception et à faire place à une attitude hostile. Plus tard dans la vie, l'absence d'une satisfaction finale peut favoriser une autre issue.

Ce facteur peut, comme dans les relations amoureuses qui sont inhibées quant au but, assurer la persistance tranquille de l'investissement libidinal, mais sous la poussée des processus de développement il arrive régulièrement que la libido abandonne la position non satisfaisante pour en rechercher une autre.

Un autre motif bien plus spécifique qui pousse à se détourner de la mère résulte de l'influence du complexe de castration sur l'être sans pénis. Un jour ou l'autre la petite fille fait la découverte de son

infériorité organique ; elle le fait naturellement plus ou moins tôt si elle a des frères ou si elle est proche de garçons. Nous savons déjà quelles sont les trois directions qui alors se distinguent

– La cessation de toute vie sexuelle ;

– L'insistance insolente sur sa masculinité ;

– Les débuts de la féminité qui sera définitive.

Il n'est pas aisé d'en donner l'époque exacte et d'en établir les modes d'évolution. Le moment de la découverte de la castration est déjà lui-même variable, et les autres facteurs semblent inconstants et dépendant du hasard.

Il faut prendre en considération les conditions de l'activité phallique propre, de même le fait qu'elle a été ou non découverte et le nombre d'empêchements dont la petite fille a fait l'expérience après cette découverte.

C'est spontanément, la plupart du temps, que la petite fille découvre sa propre activité phallique, la masturbation au niveau du clitoris, qui est tout d'abord sans fantasmes. Le fantasme si fréquent qui fait de la mère, de la nourrice ou de la bonne d'enfants la séductrice, rend compte de l'influence jouée par les soins corporels sur cet éveil.

La question de savoir si l'onanisme de la fille est plus rare et dès le début moins énergique que celui du garçon reste en suspens : ce serait bien possible. La séduction véritable est aussi assez fréquente : elle provient soit d'autres enfants soit de personnes chargées de s'occuper de l'enfant qui apaisent l'enfant, l'endorment ou veulent la rendre dépendante d'elles. La séduction, là où elle agit, trouble le déroulement naturel des processus de développement ; elle a souvent des conséquences importantes et durables.

L'interdiction de la masturbation devient, comme nous l'avons vu, une raison de l'abandonner mais elle devient aussi un motif de révolte contre la personne qui interdit, que ce soit la mère ou le substitut maternel qui, par la suite, fusionne régulièrement avec la mère. L'affirmation obstinée de la masturbation semble ouvrir la voie à la masculinité.

Même là où l'enfant n'a pu réussir à réprimer la masturbation, l'effet de l'interdiction apparemment sans poids se fait sentir dans les

efforts ultérieurs pour se libérer, au prix des plus grands sacrifices, de cette satisfaction qui lui a été gâchée. De plus, le choix objectal de la jeune fille mûre peut être influencé par la persistance de ce dessein.

La rancune contre l'empêchement de l'activité sexuelle libre joue un grand rôle dans la séparation d'avec la mère. Le même motif entrera de nouveau en vigueur, après la puberté, quand la mère se reconnaîtra le devoir de protéger la chasteté de sa fille. Nous ne devrons pas oublier naturellement que la mère s'oppose de la même façon à la masturbation du garçon et lui offre, par cela, un motif puissant de rébellion.

Quand la petite fille fait l'expérience de sa propre déficience, à la vue de l'organe génital masculin, ce n'est pas sans hésitations et sans révolte. Nous avons vu qu'elle conserve solidement l'espoir de recevoir, un jour, un tel organe et le désir de cela survit longtemps à l'espérance.

Dans tous les cas, au début, l'enfant prend cette castration comme une malchance individuelle ; ce n'est que plus tard qu'elle l'étend à d'autres enfants individuellement, et finalement à d'autres adultes individuellement. Lorsqu'elle a l'idée de la généralité de ce caractère négatif elle dévalorise grandement les femmes et aussi sa mère.

Il est tout à fait possible que la description que je viens de faire de la manière dont la petite fille se comporte à l'égard de la castration et de l'interdiction de l'onanisme laisse au lecteur une impression enchevêtrée et pleine de contradictions. Ce n'est pas tout à fait la faute de l'auteur. Il est, en vérité, à peine possible de faire un exposé qui ait une portée générale. Chez les différents individus on trouve les réactions les plus différentes ; chez le même individu des attitudes contradictoires voisinent. Dès la première intervention de l'interdit apparaît le conflit qui dès lors va accompagner le développement de la fonction sexuelle.

Il est d'autant plus difficile de comprendre cette idée que l'on doit faire de grands efforts pour distinguer les processus psychiques de cette première phase des processus ultérieurs qui les recouvrent et les déforment dans la mémoire. Ainsi, par exemple, le fait de la castration est compris par la suite comme punition de l'activité masturbatoire et son exécution est imputée au père, deux choses qui

sûrement ne sont pas originaires.

Le garçon, lui aussi, craint la castration de la part du père, bien que pour lui aussi la menace émane la plupart du temps de la mère. Quoi qu'il puisse en être à la fin de cette première phase du lien à la mère, le plus fort motif d'éloignement de la mère qui émerge c'est qu'elle n'a pas donné à l'enfant un vrai organe génital, c'est-à-dire qu'elle l'a fait naître femme.

Ce n'est pas sans étonnement que l'on recueille un autre reproche qui remonte un peu plus loin : la mère n'a pas donné suffisamment de lait à l'enfant, il n'a pas été nourri assez longtemps. Dans nos circonstances culturelles, cela peut se produire très souvent, mais sûrement pas aussi souvent que c'est affirmé dans l'analyse.

Cette accusation paraît bien plus être une expression de l'insatisfaction générale de l'enfant qui, dans les conditions culturelles de la monogamie, est sevré entre le sixième et le neuvième mois, tandis que chez les primitifs la mère se consacre pendant deux à trois années à son enfant ; comme si nos enfants restaient pour toujours non rassasiés, comme s'ils n'avaient pas assez longtemps tété le sein maternel. Mais je ne suis pas sûr que l'on ne se heurterait pas à la même récrimination si l'on analysait des enfants nourris aussi longtemps que ceux des primitifs.

Si grande est l'avidité de la libido infantile ! Regardons maintenant toute la série de motivations découvertes par l'analyse et qui expliquent le fait de se détourner de la mère la mère a omis de munir la petite fille du seul organe génital correct ; elle l'a insuffisamment nourrie ; elle l'a contrainte à partager l'amour maternel avec d'autres ; elle ne remplit jamais toutes les attentes ; et, finalement, elle a excité tout d'abord, puis défendu l'activité sexuelle propre de la petite fille.

Tous ces motifs paraissent insuffisants pour justifier l'hostilité finale. Certains d'entre eux sont des conséquences inévitables de la nature de la sexualité infantile, les autres se distinguent comme des rationalisations postérieures du changement de sentiment qui n'est pas compris.

Peut-être en va-t-il plutôt ainsi : l'attachement à la mère doit sombrer parce qu'il est le premier et si intense, un peu comme ce qui

s'observe chez la jeune femme, lorsqu'un premier mariage est conclu au plus fort de l'amour. Dans les deux cas, les déceptions inévitables et l'amoncellement des motifs d'agression feraient échouer l'attitude amoureuse. Il est de règle que les seconds mariages soient bien meilleurs.

Nous ne pouvons aller jusqu'à affirmer que l'ambivalence des investissements affectifs soit une règle psychologique d'une portée générale, et qu'il soit absolument impossible de ressentir un grand amour pour une personne sans que s'y adjoigne une haine peut-être aussi grande ou vice versa.

L'homme normal et adulte réussit, sans aucun doute, à distinguer les deux attitudes l'une de l'autre, à ne pas haïr son objet d'amour et à ne pas devoir aussi aimer son ennemi. Mais ceci paraît résulter de développements ultérieurs. Dans les premières phases de la vie amoureuse, l'ambivalence est ouvertement de règle. Chez beaucoup d'hommes ce trait archaïque demeure toute la vie ; chez ceux atteints de névrose obsessionnelle, il est caractéristique que dans leurs relations d'objet amour et haine s'équilibrent.

Chez les primitifs aussi nous pouvons affirmer la prépondérance de l'ambivalence. Le lien intense de la petite fille à sa mère devrait ainsi être fortement ambivalent et, avec le concours d'autres facteurs, il devrait, en raison même de cette ambivalence, se trouver détourné par force de la mère ; c'est là de nouveau la conséquence d'un caractère général de la sexualité infantile.

Contre cette tentative d'explication s'élève aussitôt une question : mais comment les petits garçons pourront-ils conserver, sans le contester, leur lien à la mère qui n'est sûrement pas moins intense ? On est prêt à répondre aussi vite : parce qu'il leur est possible de liquider toute leur ambivalence à l'égard de leur mère en plaçant sur leur père tous leurs sentiments d'hostilité.

Mais, premièrement, il ne faut pas donner cette réponse avant d'avoir étudié à fond la phase préœdipienne du garçon et, deuxièmement, il est probablement beaucoup plus prudent d'avouer que nous ne pénétrons pas bien ces processus dont nous venons de prendre connaissance.

FIN

Merci pour votre lecture.

Vous pouvez maintenant :

- Donner votre avis à propos de cette œuvre
- Découvrir d'autres œuvres du même auteur
- Découvrir d'autres oeuvres dans notre catalogue « Sciences humaines »

Ou tout simplement nous rendre visite :
www.atramenta.net

Suivez-nous sur Facebook :
https://www.facebook.com/atramenta.net